

S K A L P E L



N O U V E L L E S A L E







T





*« Quiconque a déjà senti monter en lui la force de sa propre destruction sait avec quelle négligente lassitude il pourrait lui arriver de tuer les organisateurs de l'ennui.*

*Un jour. Par hasard. »*

*Raoul Vaneigem, Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*

*« L'idée de race l'obsédait, le coupait du reste des hommes, et il éprouvait parfois un besoin si impérieux de se fondre, lui et sa race, dans le reste de l'humanité que seul un assassinat lui paraissait rendre cette communion possible. »*

*Chester Himes, La Croisade de Lee Gordon*

*« Fuck les virgules murray, on écrit comme on veut et quand on peut, sans être obligé d'obéir à leurs règles de bols de l'écriture. Ici y a que des points en fin de phrases et des poings levés en fin de phases. »*

*Moi*



Ça parle d'un fantasme. D'une envie de meurtre. De frustrations. De bout du rouleau. De tête à tête avec ce monde merdique et des rats qui y pullulent. De souffrance aussi. De beaucoup de souffrance. De mépris. De haine.

Qui a dit que c'était nul la haine?

N'importe quoi. Encore un connard qui s'est cru malin et intelligent entre deux tirades soporifiques. Sûrement un bolos ou un idéaliste à la con qui n'a jamais vécu dans mon quartier. Un quartier populaire. Une adresse impopulaire. Un naïf. Qui croit connaître. Qui théorise beaucoup. Qui pense « pas » mal. Qui est sympa. Gentil.

Qui devrait fermer sa gueule.

Ça ne fait pas que parler. Pour une fois. Ça passe à l'action. Ça concrétise une envie. Ça assume un besoin d'évasion. Ça sort de ce corps lâche par la grande porte. Ça se projette dans une hypothétique jouissance que seul le passage à l'acte permet. Oh oui! C'est bon. Grave. Juste de l'imaginer ça donne envie de baiser.

Le faire va être formidable.

Tuer.

Massacrer?

Non!

Ne pas torturer. Jamais. C'est les autres qui font ça. Il n'y a qu'un porc pour torturer quelqu'un. Faut vraiment être un enfoiré de merde pour jouir de la souffrance d'une personne qui implore ta pitié. La regarder dans les yeux. Deviner le désespoir. Rire. Argumenter intérieurement pour justifier tout ce mal. Enfouir sa culpabilité bien au fond de son cul moite. Se dire que c'est un ordre qui vient d'en haut. Se justifier. Se déresponsabiliser. Se déshumaniser le temps d'une semi-mort annoncée.

Moi?

C'est différent.

Je vais tuer.

J'en suis certain. Je n'ai jamais été aussi sûr de moi. Mais je ne vais pas faire souffrir. Je vais jouir du passage à l'acte. Du basculement dans cet autre univers de l'action. Je vais cesser d'être une personne normale. Cesser d'être humain aux yeux de mes congénères. C'est mieux que d'être un enfoiré de merde. Je vais être excité au plus haut « poing ». Mais ça ne sera pas la souffrance d'autrui qui me fera kiffer. C'est l'acte qui va créer le plaisir. Le désespoir.

Est-ce que la personne que je vais tuer mérite de mourir ?

Pas plus qu'une autre.

Paradoxal ?

Peut-être.

Et alors ?

Qu'est-ce qui ne l'est pas dans ce monde dégueulasse ?

Je vous emmerde tous. Je vais tuer. Je vais aimer ça. Comme j'aime boire et baiser. Je vais tout analyser. Je ne vais rien rater de l'instant. Je vais ressentir quelque chose. Pour l'instant je ne peux que l'imaginer. Mon dieu. Que c'est bon d'imaginer tout ça.

Pourquoi ?

Et pourquoi pas ?

Pas de long débat philosophique. Pas d'analyse psychologique.

Ma vie ?

De la merde.

Des détails ?

Pour quoi faire ?

T'as besoin d'être rassuré ou quoi ?

T'as peur que ça te plaise à toi aussi ?

Me suicider après ?

Mais ça va pas ou quoi ? On n'est pas dans *Waiting period* là. Je vais tuer. J'ai pas envie de me buter moi. Après. Je vais vivre. Oui.

Une sorte de nihiliste à la con ?

Si tu veux. Mais qu'est-ce que tu veux que ça me foute au final? Encore une histoire de haine. De la merde je te dis. Rien que de la merde tout ça. Une putain de vie de merde. Pour l'instant t'as pas besoin d'en savoir plus. Contente-toi de lire ce que j'écris.

Tu veux me juger?

Bah vas-y. Ne te gêne surtout pas.

Tu vas dire quoi?

Que c'est pas bien de tuer? Ah bon? C'est vrai? Je savais pas moi. Pourtant vous vous tuez vous-mêmes tous les jours. Vous vous suicidez tous à petit feu. La bouffe. L'alcool. Le boulot. La fatigue. La déprime. L'argent. Le mélange de tout ça. L'absence de tout ça. Un suicide collectif ma gueule. Vous pleurez quand l'un d'entre vous saute sous un train? Non. Vous râlez. Putain. Qu'est-ce que vous râlez. Comme des gros lâches de merde. Des planqués de la réalité que vous imposez aux autres. Inconsciemment?

Tu parles. En vérité vous n'en n'avez rien à foutre. Vos larmes? De l'acide ma gueule. Rien que de l'acide. Du putain d'acide qui ronge votre peau grasse jusqu'aux os. Des visages d'indifférence. De morts annoncées. Limite je vais rendre service à quelqu'un quand je vais le tuer. Je vais le débarrasser de vous. Peut-être qu'il me dira merci. En fait non. Il aura pas le temps de dire quoi que ce soit. Il va partir très vite. Aussi vite qu'il a vécu. Des années. Des jours. Des heures. Des secondes. Le temps de rien.

Si je me prends pour Dieu?

Mais t'es fou ou quoi? Dieu. Je l'ai jamais calculé. Dieu. Je sais pas si c'est bien ou pas. Dieu. J'ai jamais pris le temps de me poser des questions sur lui. J'y crois et j'y crois pas. Dieu. J'y crois pas et j'y crois. Choisis l'ordre que tu veux. L'instinct. Un truc comme ça. Dieu. Je m'en fous complètement de ce que tu penses de tout ça. Je l'ai jamais prié ton Dieu.

On prie Dieu en fonction du vainqueur de la guerre. Coloniale ou pas.

En fait c'est toi qui te prends pour Dieu.

Enfoiré va...

T'essayes de me la faire à l'envers ou quoi?

Tu veux me juger?

T'as un mandat de l'au-delà bâtard?



Non?

Alors tu sais quoi? Ferme ta gueule.

Je vais tuer. C'est tout.

Comment?

Un flingue. Je pense. Classique. Efficace. Pas trop le temps de souffrir. Une balle bien placée et c'est réglé. C'est important pour moi. Je suis pas un sale porc assassin. Je suis pas une espèce de tortionnaire frustré qui lapide des corps et rentre chez lui tranquillement embrasser sa petite fille et sa femme en ayant pris soin de bien se laver les mains avant. Une saleté de crevure qui s'amuse du désespoir qu'il voit dans les yeux de sa proie. Un prédateur fou et psychopathe. Comme dirait l'autre. Je suis pas un enfoiré de chasseur. Je ne profite d'aucun avantage. Je n'ai pas de pouvoir. Je suis pas un flic moi. J'ai pas le droit légal de tuer. Je vais sortir du cadre volontairement. J'aurai pas de hiérarchie qui me protégera. J'ai pas de chef sur lequel je puisse compter pour me couvrir. Je ne pratique pas l'esprit de corps. Je suis seul. Les juges me haïssent déjà. Le monde me vomit. Il ne me connaît pas encore. Mais je sens déjà l'odeur de la bile qui recouvre ma peau.

Seul.

Je suis seul.

Une vie de merde je te dis. Je les envie pas non plus. Tous ces lèche-culs de merde. Faut pas abuser. Je suis pas un chien de garde pour bourgeois angoissés. Un enfoiré d'idéaliste dépité qui masque ses inquiétudes dans un vote par dépit. La politique? Tu veux dire la comédie? Le jeu? Le spectacle? J'ai pas de rôle dans ce truc. Je suis en dehors de la vraie vie moi.

« À la marge.

En parallèle.

Sur le bord.

À côté ».

J'emmerde la normalité. Plus facile à dire qu'à faire. La drogue? Ça peut aider. À petites doses et avec une vie en adéquation avec les montées et les descentes chimiques. Pas un caprice d'ado qui se rebelle. Trop facile ça. C'est pas un truc de bolos en manque de sensations fortes. Pourtant c'est tout ce que cons disent dans leurs livres en prétendant dire le contraire et en s'insurgeant

contre la bienséance. Des livres pour Blanc entre 30 et 40 piges. Des histoires glauques américaines qui ressemblent à des séries merdiques. Trop cramé comme truc. Trop propre. Trop clean. Faussement sale. Avoir autant vécu pour devenir ça? Boire autant. Lire à s'en crever les yeux pour devenir l'exact contraire de ce que la crasse quotidienne nous permettait d'entrevoir. Devenir aveugle. Des polars français merdiques aussi. Trop stylisés. Trop gentils les keufs dedans. Connaissent pas la vraie vie ces cons qui écrivent ça. Trop d'anecdotes historiques pour justifier l'injustifiable. C'est pas la beat generation. C'est pas les situationnistes ma gueule. Enfin pas tout à fait. C'est juste ma bite et mes couilles posées sur la table. Un truc viril à la con. C'est triste. Pathétique. C'est le calibre qui fait ça. Trop connoté comme objet. C'est le canon. Je vais peut-être le scier. Si ça tue plus vite ok. Sinon c'est pas la peine. Faut que je me renseigne avant. Que je fasse pas n'importe quoi. Pas envie de faire souffrir moi.

Juste envie de tuer.

De vivre.

Je vais tuer.

Je serais libre.



Assis sur le canapé de cette pute. Il y a quelque temps je l'appelais ma chérie. J'ai rien contre les putes. C'est bien pute. Ça assume. C'est courageux. Je juge pas. C'est mieux que responsable dans une boîte de merde qui exploite des pauvres gens. C'est mieux que tellement de choses. Ça sent différemment. Ça pue pas pute. Bien au contraire. Ça sent la vie. Le foutre de l'instant. La capote sale. La vérité à l'état pur. La jouissance. La vidange qui fait renaître l'envie. Enfin c'est ce que pense mon cerveau hétéronormé. C'est votre monde faussement clean qui sent la merde. Vos haleines de fin de carrière qui empestent l'air. Vos parfums immondes. Votre lâcheté. Vos angoisses de bas étage. Vos amphétamines hors de prix qui vous maintiennent dans un monde artificiel.

Sales crevards de merde.

Je bois une bière. J'ai croché la serrure. Du travail propre. Elle ne remarquera rien en arrivant. Même déco qu'il y a un an. Rien n'a changé. Même odeur de parfum de merde dans l'air. Avant je m'enivrais de son odeur. Mêmes photos accrochées aux murs. Même papier peint dégueulasse. Même table basse. Sale. Même néant. J'ai aimé tout ça.

Je l'attends.

Pourquoi elle ?

Aucune idée. Enfin. Peut-être que si en fait. Elle m'a fait souffrir. Moi. Je veux pas faire souffrir. Je veux tuer. C'est tout. C'est une minable. Elle devrait pas tarder à rentrer. La garce. C'est cliché. Un mec qui vient buter son ex qui l'a fait souffrir. C'est pas terrible. C'est limite réac. C'est ma première option. Pas très préparé en vrai. Un peu « light » comme concept.

Chaque seconde qui passe me convainc que j'ai raison.

Il est 19h. Une heure que j'attends sans bouger.

Qu'est-ce qu'elle fout ?

Normalement elle rentre du boulot à cette heure-ci.

Je me rappelle de son air hautain. De sa façon de se croire supérieure. De te parler avec mépris. De sa lèvre qui remonte en même temps que son œil gauche quand cela se produit. De sa bouche en cul-de-poule sur les photos. Genre j'ai les lèvres pulpeuses. Mon cul ouais. Même la coupe de champagne sur la photo est fausse. 9.80 euros la bouteille. Ridicule. La coupe en plastique jetable aussi. Cette façon de vouloir faire croire. Tout le temps. Essayer de faire croire que t'as de l'argent. Que t'as lu plein de bouquins. Que t'es propriétaire de la baraque. Pas comme un pauvre connard qui paye un loyer pour un truc qui ne lui appartient pas. Que la caisse est quasiment neuve. Que t'es experte en cinéma. Télérama dans les chiottes. Ça aide. J'en sais rien. Experte en musique aussi. Écouter pleins de CD. Ne rien entendre du tout au final. Ne rien comprendre. Ne rien ressentir. Juste faire croire. Dépenser plus que ce que t'as. Dire carpe diem à chaque fin de phrase parce que t'as vu ça dans un film américain. L'héroïne du film te plaisait. T'as pompé son style. Sa couleur de cheveux. Mais putain qu'est-ce que tu l'imites mal. Bordel. Enfin pourquoi pas. Mais pourquoi ? Pour rien. Pour une coquille vide. Pour une façade ravalée quotidiennement. Un masque de déprime et de lassitude. Évident. Un trou

noir existentiel. L'angoisse de la croyance. L'obsession du paraître. Un putain de miroir qui renvoie une partie de ma propre image.

Je l'ai tellement maudite. Haïe des heures durant allongé sur mon lit. Six mois on est restés ensemble. J'étais à fond. Elle pas trop. Sans plus. Logique qu'elle me méprise. Rien vu du tout moi. J'étais l'escabeau qui lui permettait de grimper à quelques centimètres du sol. Juste ce qu'il faut pour avoir l'impression d'avoir une tête de plus que les autres. Et se sentir grande. Rigoler fort. Couper la parole. Sa putain de voix aiguë. Je supportais ses humeurs. Ses ordres. Sa façon de pouffer constamment quand je disais quelque chose qu'elle trouvait ridicule. Pourtant j'ai un cerveau pas trop dégueulasse. Quelques neurones qui ne fonctionnent pas trop mal. J'ai lu pas mal de bouquins. Pour de vrai. Je voyais bien que ses arguments étaient nuls. J'avais parfois pitié d'elle. J'avais envie de lui en coller une. Sale. Elle baisait bien. Je sais. C'est ça qui m'a fait supporter tout le délire. Pathétique. Elle se comportait comme un mec vulgaire. La vérité. J'étais sa meuf. Inversion des rôles. J'ai pas supporté. Pas géré. Pas assumé. J'ai subi ce que la plupart des meufs subissent sans que l'on trouve ça choquant.

Si je veux la tuer parce qu'elle ne baise plus avec moi?

Peut-être.

Sale!

Pas très glorieux comme conclusion.

Je sais même pas avec qui elle baise en ce moment. Peut-être qu'un connard va débarquer comme s'il était chez lui. Ça va se barrer en couille direct. Je vais devoir le buter. Pourquoi pas? Changement de plan du coup. Fais chier. Mais bon. C'est pas encore arrivé. Pas besoin de fantasmer. Pas de panique.

La honte ma gueule. La putain de honte. M'être fait traiter de la sorte par une garce minable. Juste une histoire de honte. Une histoire de « je m'en veux d'avoir été aussi con ». Banale. Je vais la tuer.

Je vais sûrement pas kiffer comme il se doit. Pas encore. Mais je vais la tuer. Je vais continuer à n'être qu'un humain minable. Finalement. Je vais juste buter ma honte. Comme un lâche. Comme un petit porc planqué et timide.

Comme eux en fait? Ouais.

Un vrai petit enfoiré de salon. Ok. C'est juste le premier meurtre. Et il a

même pas encore eu lieu. Doucement. Faut pas que je sois aussi dur avec moi-même. Chaque chose en son temps.

J'aime pas le mot meurtre. Je dirais plutôt LIBÉRATION. Voilà. C'est mieux. Juste ma première libération. Je vais la libérer cette garce. La sauver d'elle-même. Je vais la tuer.

Toujours pas de trace d'un quelconque petit ami. Pas de méchante EX non plus. Deux heures que j'attends comme un trou du cul. Je me barre. Il le faut. Je vais péter un plomb sinon. Alors que moi je veux juste tuer. Je foudroyais bien le feu à l'appart mais ça rentre pas dans le délire de ce que je veux faire. Dans l'absolu. C'est comme de torturer. C'est un bonus morbide. Inutile et inhumain.

Je me lève pour partir. La porte s'ouvre au même moment. C'est elle. Je croise son regard. Silence. Le temps n'existe plus.

BIM!

Je lui colle une balle entre les deux yeux.

Le temps de rien.

Aucun bruit. À part le corps qui tombe et le bruit inimitable du silencieux. Je les perçois dans l'ordre inverse. Bizarre. On s'en fout. Bah ouais ma gueule. J'ai un silencieux. Pas de canon scié finalement. Je veux pas me suicider moi. Pas envie de finir en taule. Pas envie de me faire cramer. Pas envie d'exploser un corps. Juste tuer. Simple.

Ma première libération. J'ai tué.

J'ai vu au fond de ses yeux. Elle a souri de l'intérieur de son âme. Elle m'a remercié du fond du cœur. J'ai vu comme voit le tortionnaire. Mais j'ai vu du bonheur. Voilà toute la différence. Voilà toute la lâcheté du point commun entre celui que je veux être et celui que je suis réellement. La vérité? J'ai noyé mon mal-être dans un océan de domination masculine.

Nique sa mère. Et son père aussi...





U



E

Je fume. Allongé. Chez moi. Tranquillement. Je repense à hier. C'était pas si dur que ça en fait. De tuer. Ça m'a fait du bien. Comment? Je sais pas vraiment. Je me suis senti plus léger. Zen. En sortant de son appartement je n'ai croisé personne. Tant mieux. Je souriais. Content. Fier de moi. Puis quelques secondes après honteux.

Mon téléphone sonne.

Je réponds.

Qui c'est?

Schlaggy...

Putain! Mon grand frère. Mon grand frère toxico. Mon grand frère toxico et boulet. Mon grand frère toxico. Boulet. Et schlague comme c'est pas permis. Des sous. Il veut que je lui prête des sous. Pour la millième fois. L'enfoiré. Il me gratte une fois par mois. Au moins. Et à chaque fois je lui file ce que je peux. Pourtant je l'aime pas plus que ça. Il me fait pitié. Je le hais. Il souffre. Moi aussi. Ça nous fait une belle jambe.

C'est pas forcément le bon moment. J'ai tué il y a peu. J'ai libéré. Je suis vulnérable.

Le crack. Drogue de pauvre. Drogue de minable. De perdant. De condamné à mort. De suicidé à petit feu. De résigné. De fuite en avant. D'œil vitreux. Vide. De trous noirs et de nuits infinies. De pourriture constante. De puanteur. De morts-vivants.

Une longue traversée sur le chemin des morts. Une longue marche d'empereurs ruinés et condamnés. La fin.

Tu crois qu'il se bougerait le cul pour venir chercher son fric? Non. Comme toujours. Son petit frère va lui amener ça. Chez lui. Dans son trou à rats. Sa poubelle perdue au milieu des hangars pourris d'une ancienne zone industrielle. Il sait pas ce que j'ai fait ce con. Tu parles. Il me gratterait quand même. Sans gêne. La honte? Il connaît pas. Il est né sans. Rien à foutre.

Il profitait déjà de moi quand j'étais petit et qu'il était net cet enculé. Mon frère. Même si j'avoue je l'ai jamais vraiment connu trop net. Il a 10 piges de plus que moi. Un vrai grand frère. Un vrai boulet. Ne restent que les souvenirs de quand il était encore humain. Des souvenirs douloureux.



Dans les transports. En route. Il est tard. Sa mère. Faut vraiment être un gros pigeon pour se bouger le cul à 23h en direction de chez son grand frère toxico. Après avoir commis un meurtre. Sans savoir comment on va rentrer par la suite. La famille quoi. Tu parles. Le diable s'habille en coste-la. Sale.

On est 3 mecs assis dans la rame de métro. Moi et deux autres connards d'environ 22-23 piges. Ils ont l'air excités. Ça sent la couille pleine. Écoutent du son sur leurs portables de merde. Un truc moderne. De la musique de connard wagg comme ils disent maintenant. Ça me casse les couilles. Grave. On dirait du Jean-Michel Jarre en rap. Je me dis que je pourrais torturer pour ça. Ils sont à environ 5 mètres de moi. Je demande à un des deux connards de baisser un peu. Non. D'éteindre. Non. Il rigole. Se fout de ma gueule. M'insulte. Ok. Normal. Je respire. Je vais jouer au justicier solitaire. Je glisse ma main sous ma veste. Le contact du flingue m'excite bizarrement. J'ai vraiment une dalle chelou à régler. Je me lève. Connard 1 se retourne. Connard 2 enlève sa casquette YMCMB. Y'a quoi? Y'a rien. Le flingue est sorti. Je les braque. On arrive au terminus. Vite. Je tire. Une balle chacun. Rapide. Efficace. La musique tourne encore. Swagg ou pas swagg? Je descends. Marche vite. Personne sur le quai. Cool. La tête est baissée. L'écharpe remontée. Les caméras ne peuvent pas filmer mon visage. Je sors de la station. Rues étrangement vides. Je dois marcher 15 minutes avant d'arriver chez mon frère. Ok. C'est parti!

L'enfer est sur terre.

Un trajet interminable. Pas de description du paysage. Pas besoin. Juste les sensations. Monde parallèle. Bêtes étranges. Humaines. Paranoïa. Folie collective. Perdution au milieu d'une cour de récréation des miracles de toxicos.

La zone désindustrialisée. Vide. Les fantômes des anciens intérimaires et ouvriers à la chaîne flottent dans l'air. Ils pleurent leurs anciens boulots. Leurs anciennes vies minables et difficiles. La seule chose qui leur restait pour ressentir un peu de dignité et de fierté. L'appartenance à une classe. Censée libérer le monde. Porteuse d'espoir. Triste expérience d'une suite de défaites annoncées et négociées. La base. L'autonomie. Écrasés. Trahis. Perdus.

La zone du dehors.

Bah ouais. J'ai lu. De la SF. J'ai quelques références. T'as cru quoi?

Cet enfoiré m'ouvre la porte en tôle rouillée de son garage-hangar-appart-

squat-chambre. Ça pue. Pas de bonjour. De bise. De salut. T'as les thunes? Oui. Tiens. Connard! Son pote est allongé sur le canapé. Sale. Tu veux une bière? Ouais. Chaude. Atmosphère minable. Haleines fétides. Le dealer va passer dans 10 minutes lui amener sa came. Sympa. Cet enfoiré a de la chance de ne pas bouger son cul de chez lui. Un prince. Du vieux punk en fond. Différentes générations. Perdus les mecs. Le silence. Le vide. Ça compte les billets nerveusement. Ça transpire. Les gouttes de la perte. Le cœur palpite.

Non?

Si?

Je bute ces deux fils de pute?

Doucement. Doucement.

Cool.

Le dealer arrive. Entre. Un connard de 20 piges. Putain. Je vais me faire cette bande d'enfoirés de merde.

Ton frère?

Et alors?

La famille?

Quelle famille?

Une vie de merde.

Comment il faut que je te le dise?

Le dealer me mate de la tête aux pieds. Du mépris. Je le regarde dans les yeux. M'approche. Sors le flingue. BIM! Pareil. Une balle dans la tête. Mon frère et son pote crient. Vos gueules! Je les braque. Son pote pleure. Mon frère sourit. Il sait. Comment? J'en sais foutre rien. Je bute son pote. Mon frère éclate de rire. Il pleure en même temps. Vite. Je tire. Il tombe aussi. Trois cadavres. Puants. Mais pas encore la mort. La demi-vie ou la demi-mort. C'est comme Dieu. Choisis ce que tu veux. Mon sang sur le sol. Celui de mon frère. Mort depuis tellement longtemps. Bonne résurrection dans l'au-delà. Mon frère.

En fait.

De la bombe.

J'ai eu raison de venir.



Je fais mes comptes. Trois jours sont passés. Hier j'ai tué PERSONNE. C'est marrant. Personne ça pourrait être quelqu'un en fait. N'importe qui. Un anonyme. Un insignifiant. Un invisible.

Est-ce que ça m'a manqué?

GRAVE!

Paradoxe du kiff honteux.

Comme jamais quelque chose ne m'a manqué.

J'ai géré. Tranquille. Calmement. Avec la zenitude et l'arrogance du vadrouilleur. Je me suis repassé les films de mes meurtres. Je n'ai pas quitté mon appartement. Aucune angoisse quant à l'éventualité de me faire péter. La confiance absolue. J'ai regardé la télé sans la voir. Écouté les infos sans les entendre. Et bu des bières sans en goûter l'ivresse. J'étais concentré sur mes films mémoriels. Un véritable plaisir. Un voyage. Club merde ma gueule. En première classe.

La suite?

Bah j'en sais foutre rien.

Aucune idée. Rien. Juste l'envie de continuer.

Pas rien alors.

L'envie est là. Elle me bouffe les tripes. Mais j'aime ça.

T'as d'autres questions?

Non.

T'es sûr?

Comment j'ai trouvé le flingue?

Facile.

Pourquoi tu veux savoir? T'es un keuf ou quoi?

Non. Je rigole.

300 euros. La marque? Rien à foutre. Pas besoin de savoir ça. Le numéro est limé. Ça marche. Le mec m'a filé le silencieux avec. Petit bonus. Sympa le mec. Une dégaine de fou. Des pays de l'Est. Tu vois le topo? Des yeux de

tarés. De mec qui a vécu des trucs que tu peux même pas imaginer dans tes pires cauchemars. Une dextérité incroyable. Une assurance folle. Borderline. À la limite. C'est du sérieux. Ça rigole pas. J'ai eu plus peur quand j'ai chopé le flingue que maintenant de me faire serrer par les flics. T'imagines? Non. T'imagines rien du tout bolos. Bref. Laisse-moi terminer mon pack tranquille.



Ruelle étroite. Odeur de merde. Rue de prostitués. Pas mal de transsexuels. Je suis pas venu tuer. Je suis venu baiser. Un trans? Non. Tuer c'est baiser. C'est pareil. Chaque fois que tu jouis. Tu meurs et tu revis l'instant d'après. La capote c'est le bord de la falaise. La limite. Ce qui t'empêche de te suicider. Ce qui te retient. Les ami-e-s? Y'en a pas. Y'en a jamais eu. Des éponges à usage unique. Une fois qu'elles ont absorbé toutes tes angoisses desquelles tu t'es libéré c'est fini. Les ami-e-s ça sert à ça. À rien d'autre. Des putain d'éponges de merde. T'as beau presser c'est fini. Comme les capotes. À usage unique.

Seul.

Toi et ton ombre. Le jour. Ton reflet dans une flaque de pisse à la lumière d'un réverbère. La nuit.

Baiser une pute.

La baise libératrice. Comme la mort. C'est violent et c'est tendre à la fois. C'est jamais gratuit. Y'a un prix à payer. Il varie selon ce que tu es. Humainement. Politiquement. Socialement. On a les putes que la société estime que tu mérites.

Comme la drogue. Tu te défonces à la hauteur de ton statut social. Ou alors tu braques une banque ou tu deales. Mais tu changes vite de catégorie sociale. Tu peux aussi tuer les connards qui décident de ce que tu mérites ou pas. Aimer les putes. Trouver LA pute. Le sens de la vie. Une pute ça te juge pas. Ça fait son taf. Calmement. Sereinement. C'est ce qu'on imagine. Mais c'est plus complexe que ça. C'est un putain de charbon. Peu importe le trou par lequel tu regardes et analyses le truc. C'est une lutte pour la liberté. Tuer c'est être libre et libérer quelqu'un à la fois. C'est bon. Comme de la drogue pure interminable. Comme une veille de journée où tu dois pas aller bosser. C'est

l'extermination des inquiétudes. La légèreté des instants que tu t'es choisis pour t'extirper du quotidien. Bref. C'est l'extase de l'insouciance.

Je cogite trop.

Faut que j'aïlle baiser.

Pas encore trouvé LA pute.

J'approche d'une fille. Gros seins. Maquillage vulgaire. Cheveux blonds. Je suis sûr que les poils de sa chatte sont bruns. Minijupe. Talons. Bas. Tétons qui pointent. Le froid. Bouche de pipeuse.

Le prix. Les escaliers. La chambre.

Lumière rouge. Piaule crade. Le lit est fait. Odeur de foutre. De cul sale. De clope. Viens mon bébé. La voix est bizarre. Masculine. Elle se déshabille. Garde sa culotte et son soutif. Je me fous à poil. En ayant pris soin de bien planquer le flingue sous mon pantalon posé sur une chaise à proximité du lit. Je l'ai pris avec moi. On sait jamais. Une bonne occase pourrait se présenter. M'approche du lit. Je bande déjà. Je lui demande d'enlever le reste. T'es sûr? Oui. Ne sois pas choqué par ce que tu vas voir mon bébé. Quoi? Elle fait glisser la culotte après avoir balancé son soutif. Une bite. Bordel! Quinze centimètres de saucisse. Je bande toujours. T'as pas envie? J'hésite. Je peux me sauver comme Iceberg Slim qui se retrouve embarqué dans la chambre d'un travelo blanc dans un quartier chic. Dans ses mémoires d'un maquereau. PIMP ma gueule. Je suis dans le sujet. Je peux aussi rester comme cette crapule dans un roman de Paco Ignacio Taibo II qui précise au travelo que c'est lui qui encule et pas l'inverse. Dans une chambre d'hôtel. Toujours dans le sujet. Je peux la cacher tu sais. Je reste. Elle s'approche. Sort une capote de je ne sais où. Me la fout sur la bite. Commence à me pomper le dard.

Il?

Elle?

Gère bien. C'est bon. Elle se retourne. À quatre pattes. Cache sa bite et ses couilles dans une main qu'elle glisse entre ses jambes. Je m'approche. Lui met ma bite dans son cul lubrifié. Ça glisse. La retire immédiatement. Dégueule sur son dos. Fragilité. Première fois de ma vie que j'ai failli baiser un mec/meuf. C'est pas aussi bien que de tuer. Je paye et m'arrache après être passé aux chiottes me laver. Vidé.

La nuit.

Les ombres.

Le vent.

La puanteur.

Les murmures hostiles.

Les silhouettes indescritibles.

La saleté.

Un type assis à côté d'une poubelle. La lumière du réverbère qui clignote éclaire sa face inhumaine. La main dans le froc qui s'agite. Et une grosse cuillère à soupe dans la bouche. Un liquide blanc qui dégouline de sa bouche. Des gémissements. Il kiffe. Des capotes usagées autour de lui. Je devine. J'ai peur de deviner. Je déglutis. Ça existe donc. Des gars qui viennent boire le sperme dans les capotes sales que des putes doivent lui garder en échange de quelques euros. Dégueulasse. Des vampires qui sucent le sang blanc de la vie.

Fou?

Détraqué?

Taré?

Par rapport à qui et par rapport à quoi?

Ça peut pas être normal de faire ça.

La normalité. Mon cul.

Il ne mérite pas que je le tue. Ça veut dire qu'il est pas assez bien pour que je le libère? Ça m'écœure. Il m'énervé. La dignité? Tu parles. Que de la saleté. Je ne lui rendrai pas service en le libérant. Qu'il continue à boire sa merde. Ruelle glauque. Quartier hors du temps. Bad. Humains dégénérés pour vos âmes sensibles tristement banales. Mon réconfort. Ma déviance volontaire. Mon amour pute. Ma baise honnête et monnayée. Mes soirées vides. Mes odeurs. Mes nausées. Ma confrontation. Mes bas-fonds. Mon exil.

Une voiture s'arrête au moment où je vais pour traverser. Un gros type au volant. Un client. Grillé. Tu peux deviner qu'il bande en conduisant son tas de ferraille.

Combien?

Quoi?

Il m'a pris pour un tapineur.

La honte ?

Une insulte ?

Non !

Le con !!!

Je chope mon flingue et je tire. LIBRE ! T'as gagné connard ! Bon voyage. Me dis surtout pas merci. C'est gratos.



Un kiosque à journaux. Des Unes. Des titres. Des écritures en gras. De la merde. Faits divers. Une femme retrouvée morte dans son appartement. Une balle dans la tête. Deux jeunes adultes retrouvés morts dans le métro. Une balle dans la tête. Un dealer et deux toxicomanes retrouvés morts dans un garage aménagé. Une balle dans la tête. Il semblerait que ce soit la même arme.

Je vise bien.

Un suspect recherché.

Je ne peux plus rentrer chez moi.

J'ai passé la nuit à errer dans les rues. Me suis assoupi sur un banc. Levé. Marché. Et atterri devant ce kiosque où la curiosité m'a fait regarder en direction des journaux. Un hasard salutaire. Inconscience volontaire.

Mon téléphone portable sonne. La police. C'est au sujet de la mort de votre frère. Je raccroche. Jette le téléphone dans une bouche d'égout le long du trottoir. Panique. Respiration. Analyse. Décision.

Je dois disparaître.

Vite.

Maintenant.



Tout s'accélère. Comme la voiture que je conduis. Les nationales et les petites stations-service pas très modernes à l'entrée de villes insignifiantes. Enfin ce qu'il en reste. La machine est en route. Je sais qu'à un moment ou un autre je vais me faire péter par les flics. L'argent. Le manque. Le besoin d'en trouver. Je connais la chanson. Je l'ai entendu dans les livres. Je me suis voilé la face. J'ai vu ma gueule aux infos. Entendu mon nom à la radio. Et j'ai tremblé devant un miroir dans les chiottes d'un bar PMU crade. Naïf. De bonheur et de lassitude. D'aisance. De la chance. Je réalise que j'ai tué plusieurs personnes en un laps de temps très court. Un nombre significatif qui me place dans une certaine catégorie. Assassin. Tueur fou. Monstre.

Ma tête ?

Plus la même ?

Méconnaissable.

J'ai de la marge. Ils me choperont pas tout de suite. Quelques économies. Caisse neuve. Achetée par une femme. Blonde. Montée sur talons. Assez fine. Épaules un peu carrées. Mais ça passe. Maquillage. Lunettes.

Bonjour Madame. Je réponds.

Et oui...

Déguisé en femme ma gueule.

Quoi de mieux ?

Petite ville. Petit hôtel. Parfait. Chambre avec petit dej'. Une nuit. Pas plus. Jamais plus. Ma première nuit hors du monde. Une bonne douche. Me débarbouiller. Retrouver ma virilité. Mon corps de mâle. Il est tard. Aucune visite à prévoir. Je peux souffler un peu.

Allongé. Nu sur le lit. Je fume. Réfléchi. Lucide et inquiet comme jamais. Une impression de fausse invincibilité. Tout me paraît irréel. Une certitude me revient comme un boomerang.

Il faut que je tue. Encore.





Mes journées deviennent des instants. Voiture. Hôtel. Voiture. Hôtel. Voiture. Hôtel.

Je ne veux pas tuer au hasard. Je ne veux plus improviser. Je veux ressentir l'envie à l'instant précis où je vais de nouveau basculer. J'ai besoin de mon shoot. De ma montée. Trois jours que je réfléchis. Lentement. En conduisant. Personne ne m'a encore reconnu. J'imagine qu'on me cherche. Je n'écoute ni la radio ni la télé. Je déteste le monde. Le regarder avec des habits de femme me le fait haïr encore plus. J'ai vu les têtes se retourner sur mon corps travesti. J'ai ressenti la pression. Mais mon flingue est resté dans la poche.

Femme conductrice le jour. Homme recherché la nuit. Dualité universelle. Réalité travestie sans espoirs réels d'évasion.

Je marche dans une petite rue d'une petite ville. Tout droit vers le bar-tabac. Besoin de clopes. Un mec louche me mate de l'autre côté de la rue. Connard. Je le laisse faire. Rentre dans le bordel. En ressort avec mes tiges cancérogènes. Opportunité.

Je traverse. Il s'avance vers moi. Me parle. Je le regarde. Maquillé comme une aguicheuse. Il doit bander cet enulé. Je ne dis rien. Lui fait un signe de la main pour qu'il approche plus près de moi. Le prends par le bras. Il se laisse faire. L'attire. Mante religieuse. Jugement dernier. Libération. Impasse. Il fait jour. J'ai le silencieux. Lui touche sa bite dure à travers son pantalon de merde. Il respire fort. Il n'en croit pas ses yeux. Ni ses couilles pleines. Son pantalon glisse. Lui malaxe ses bourses. Glisse ma main sous mon chemisier. Sors le flingue. Le lui enfonce dans le cul d'un geste rapide. Tire! Il chie du sang. Il jouit. Ce fils de pute jouit en même temps qu'il crève. C'est pas réel. Si. Incroyable. Une belle mort de crevard.

La libération ultime.

Me tire en vitesse.

Droit vers l'hôtel. Fais mon sac. Monte dans la caisse et file à toute vitesse après avoir réglé ma note au proprio qui me regarde avec des yeux rouges d'alcoolique en rut. Décidément.



Fatigue. Mauvais signe. Je repense à hier. Un cul ça peut saigner salement. Le sarcasme c'est de la torture à rebours. Pas très bon. Pas très cohérent avec mon idée de départ. Pas sûr que quelqu'un ne m'ait pas aperçu avec ce connard.

Nouvelles pistes.

Femme recherchée.

Bonne description.

Plusieurs tueurs.

Va savoir.

J'extrapole.

Fatigué. Petit calcul rapide. Un peu plus d'une semaine sur la route. Rythme bizarre. En adéquation avec moi-même et en décalage avec le reste. Parle peu. Pense beaucoup mais différemment. Chelou.

Où je suis?

Doucement bolos.

Tu veux me faire cramer ou quoi?

Toujours pareil. Je sors d'une petite ville. Un village. Je sais pas. Un truc dans le genre. Bien français. Une église. Une poste. Une mairie. Un épicier. Un Crédit Agricole. Un hôtel. Un café. Des Blancs partout. Vieux. Vieilles. Toujours pareil depuis quelques jours. Je roule. Nerveux. Trop vite.

Une voiture de gendarmes derrière moi.

Signe de m'arrêter. J'obtempère. Me gare sur un côté au bord d'une petite route. Pas beaucoup de circulation. Du soleil. Truc de fou. Pas vu depuis des semaines cet enfoiré. Un signe. De la merde.

Ils sont deux. Un jeune. Environ 24 piges. Pourquoi pas 23 ou 25? Un vieux. La cinquantaine. Te vexes pas ma gueule. Cinquante balais chez nous c'est vieux. Bref. Je baisse la vitre. J'attends. Ils approchent. S'arrêtent au niveau de la portière. Fais un signe de bidasse à la con pour me saluer. Bonjour. Madame vous roulez un peu trop vite. Permis et papiers du véhicule s'il vous plaît. Je sens que mon maquillage dégouline. Transpiration acide. Rasé de près depuis ce matin. Ça pique. Ce bâtard de soleil. Mon permis? J'ai pas. Pas de faux papiers avec ma tête de pouffe. Pareil pour les papelards de la caisse. Merde. J'avais pas spécialement pensé à ça. Un contrôle de routine. Le con. Enfin

la conne. Je réponds en imitant le mieux possible une voix de femme mûre. Jusqu'à présent ça a marché pas trop mal. Vous voulez bien parler un peu plus fort s'il vous plaît? L'enfoiré de sa mère. Je répète. Même remarque. Le fils de pute. C'est le plus vieux des deux qui fait du zèle. Je glisse ma main dans mon sac à main comme si j'allais en sortir mon portefeuille. Raté. Je sors mon flingue et l'allume direct. Dans la tronche. Ça gicle. Le visage de ce bâtard n'était qu'à quelques centimètres du mien. Il tombe. Son collègue s'affole. Sort son flingue et tire. Il est rapide. Une balle vient se loger dans mon épaule gauche. L'enculé. Je démarre à toute vitesse. Un film. Je regarde dans le rétro. Un putain de film. Vois le jeune gendarme courir vers sa caisse et choper sa radio. Il donne l'alerte. Je suis cramé. J'appuie sur le champignon. Bordel. Pas très loin d'une grande ville. Mon épaule me fait mal. Des bois. Je tourne. Du sang sur mon chemisier. Mes faux seins me semblent lourds. Putain d'épaule de merde qui me fait souffrir. Pas de gendarme qui me suit derrière. Où est passé cet enculé? Il attend peut-être des renforts. Je roule sur une petite route au milieu des bois. De longues minutes passent. Toujours pas de bifurcation. De panneaux. Rien. Je continue. Je souffre. Ma tête tourne. J'ai comme l'impression que je vais m'évanouir. Des bosses. Des pierres. Des montagnes russes. Ça bouge. Une torture. Un fossé. Un grand fossé. Une secousse un peu plus forte que les autres. Je lâche le volant.

À ton avis morray?

Oui.

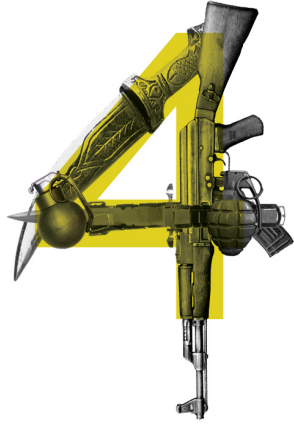
La voiture tombe et moi avec. Pas très haut mais suffisamment pour arriver en bas et que ma tête se cogne fortement contre le volant puis le pare-brise. Cette fois-ci je m'évanouis vraiment. Je suis foutu. Cuite. Cuit. Un putain de film.



Me réveille. Où? Si je le savais je te le dirais pas connard. Un lit de camp. Une cabane en bois. Pas de fenêtres. Une bougie. Une table en bois. Une chaise. Une odeur de forêt. Ça sent comment une forêt? J'en sais foutre rien. Mon cerveau me dit que c'est ça. C'est tout. Ce n'est pas possible. On se

croirait dans un mauvais film d'horreur. Genre le gars qui se retrouve perdu dans des bois et qui se fait kidnapper par des porcs consanguins qui vont le bouffer tout cru avec de la choucroute. Mon épaule est bandée. Incroyable. Elle me fait mal mais pas tant que ça. Une tasse de café sale sur la table. Une cafetière à côté. Je me sers. Au point où j'en suis. Je fais comme chez moi. Très noire la pièce. Impossible de dire s'il fait nuit ou jour. Suis en culotte. Belle lingerie. Pas spécialement froid. Mes affaires? Je sais pas. Mon flingue? Encore moins. Bordel de merde. J'essaye d'ouvrir la porte. Impossible. Verrouillée. Prisonnier on dirait. Protégé peut-être. Soigné en tout cas. Je me pose sur le lit. Essaye d'éclaircir un peu mes idées. Me rappelle être tombé dans le fossé avec la caisse. Après plus rien. Je dois pas être très loin du lieu de l'accident. Les gendarmes doivent me chercher comme des malades. Où est-ce que je peux bien être? Je n'entends aucun bruit. Le calme absolu. Un sentiment de lassitude extrême. Une flemme intense. C'est donc ça quand on meurt? Une antichambre merdique. Une salle d'attente minable avant l'enfer? Le café est bon. Le dernier. Celui du condamné. Comme la dernière clope. Je vais pour m'allonger de nouveau quand j'entends le bruit d'une clef dans la serrure de la porte. Elle s'ouvre brusquement. Plein jour. Soleil. Une ombre indescriptible. Mon Dieu. Tuez-moi. Ou alors faites que je sois mort-e.

FIN



R



**COUVERTURE : H★(PAPI CHULO)**

**MAQUETTE : MANU**

**CONTACT :**

**SKALPEL3000@YAHOO.FR**

**AKYE@BBOYKONSIAN.COM**

**WWW.BBOYKONSIAN.COM**



«Ça ne fait pas que parler. Pour une fois. Ça passe à l'action. Ça concrétise une envie. Ça assume un besoin d'évasion. Ça sort de ce corps lâche par la grande porte. Ça se projette dans une hypothétique jouissance que seul le passage à l'acte permet.»

